

ERASME ET LES SCIENCES

Jean-Pierre VANDEN BRANDEN

Il me semble qu'un des traits communs de l'humanité soit un sentiment ambigu de peur et de fascination à l'égard des mystères insondables qui l'entourent et, en même temps, un désir héroïque de faire reculer les frontières de ses connaissances. Le mythe de Prométhée en est une éloquente illustration. Celui-ci modela d'abord une statue de limon et mit en oeuvre tout ce que pouvait accomplir l'artifice humain avant d'oser demander la vie aux astres et de dérober le feu du ciel. Pour Erasme, ce mythe païen signifie ce que les chrétiens disent à leur manière : "aide-toi, le ciel t'aidera (1)."

La colère de Zeus fut terrible et il condamna Prométhée à souffrir pendant 30.000 ans, ligoté sur son rocher du Caucase, exposé sans défense au bec féroce et aux serres redoutables d'un vautour affamé qui retrouve, à chacun de ses passages, le foie entier car le désir de savoir de l'homme, malheureusement, renaît tous les jours.

Le mythe du Paradis terrestre, avec son arbre de la science du bien et du mal, aux fruits duquel Adam et Eve n'avaient pas le droit de toucher, est très probant aussi puisqu'il signifie que la science est le poison de la félicité. L'apôtre Paul la rejette comme particulièrement pernicieuse. Le chrétien du Moyen âge a grandi avec la certitude que le savoir humain est orgueilleux et faillible et que Dieu ne peut que punir cette dangereuse curiosité par des catastrophes.

Mais l'homme est ainsi fait qu'il est habité par une double pulsion : la volonté de comprendre ce qu'il ne sait pas et de s'expliquer l'inexplicable afin de circonscrire sa peur devant l'inconnu. Mais au fond de son coeur, il aime en quelque sorte cette peur et il aime jouer avec le feu, comme Prométhée, et il veut égaler les dieux ou du moins savoir comment ils font.

La Renaissance sera une époque de prodigieuse vitalité, de curiosité, de dynamisme mais certains moralistes s'effraient et on peut considérer comme justifiable la crainte qu'Erasme éprouve à l'égard de la science, qu'a exprimée admirablement François Rabelais dans son *Pantagruel*, lorsqu'il dit : "science sans conscience n'est que ruine de l'âme (2)."

A vrai dire, la curiosité scientifique fait défaut à Erasme (3). Il renonce à connaître la nature extérieure pour s'intéresser bien davantage à une réflexion sur l'homme. La vraie et seule question importante est celle-ci : que veut dire "être un homme" et par quels moyens y arrive-t-on ? Erasme s'est gentilement moqué

1. *Antibarbarum liber*. In : *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami* (ASD). Amsterdam, 1969-. vol. I-1, p. 134 l. 10-26.

2. *Pantagruel*, II, 8.

3. J.-C. MARGOLIN, L'idée de la nature dans la pensée d'Erasme. *Recherches érasmienne*, 1969.

des philosophes et des théologiens qui dogmatisent et qui ont réponse à tout ce qui est au-dessus de la raison humaine. Rien ne lui paraît plus absurde et dangereux pour les hommes que d'être conduits par certains qui affirment qu'ils détiennent la vérité sur la nature, et, par conséquent, sur Dieu (4).

Au point de vue de la relation personnelle d'Erasme avec les sciences, il est assez symptomatique de ne trouver quasi des références que dans son fameux pamphlet de l'Eloge de la Folie. Je vous en lis trois courts extraits.

C'est avec les autres postes de la vie humaine que les sciences se sont glissées dans le monde ; elles doivent leur origine à ceux qui inventèrent tous les crimes et tous les désordres, c'est-à-dire aux démons, génies malheureux qui tirent leur nom de ces sciences funestes.

Dans l'âge d'or, les hommes n'avaient point cette curiosité sacrilège qui cherche à pénétrer les secrets de la nature, à connaître les distances, les révolutions et les influences des astres, à découvrir les causes cachées de toutes les choses.

Les hommes oublient qu'ils ne sont que des hommes et veulent paraître des dieux ; ils entassent, à l'exemple des Titans, sciences sur sciences, arts sur arts, et s'en servent comme d'autant de machines pour faire la guerre à la nature (5).

S'il s'intéresse peu à la science, on peut affirmer que, en revanche, aucune démarche d'Erasme, aucun de ses écrits ne sont bien éloignés de contenir une intention moralisatrice. Ses ouvrages pédagogiques, par exemple, sont une mine très riche de préceptes moraux et éducatifs afin que les jeunes, qui plus tard aborderont les sciences au cours de leurs études supérieures, soient formés le mieux possible. Il est évidemment convaincu, comme beaucoup de ses contemporains, et cela depuis Quintilien, que la parole, qui distingue fondamentalement l'homme de l'animal, doit être particulièrement privilégiée. Donc, la grammaire, la rhétorique et la dialectique, c'est-à-dire le *trivium* du Moyen âge, doivent être enseignées d'une manière rigoureuse.

La connaissance d'une langue et la faculté de s'en servir sont à la base de tout savoir et aucune autre science ne pourrait exister sans elles. La rhétorique, tout le monde en est persuadé, est la mère de toutes les sciences. En d'autres termes, c'est après la philologie, science encyclopédique par excellence, *doctrina orbicularis*, que sont rangées les autres sciences. En effet, l'interprétation philologique analyse les sources écrites des sciences et crée par le fait même le lien qui les unit. De plus, comme elle se trouve au centre des sciences, elle leur montre le but suprême — c'est-à-dire la sagesse — et prend ainsi le rôle que les Anciens avaient attribué à la philosophie.

Dans ce qui équivaut à notre enseignement primaire et secondaire, l'étudiant recevra aussi des cours de musique, de géométrie, d'arithmétique et d'astronomie, c'est-à-dire le quadrivium médiéval, à quoi Erasme ajoute une innovation : l'enseignement de la médecine qui peut être bien utile pour se préserver des trois cents maladies connus dans l'Antiquité auxquelles s'ajoutent hélas de nouveaux fléaux. La syphilis, en effet, qui ne s'appelait pas encore ainsi, venait d'envahir l'Europe et Erasme en parle très souvent avec horreur.

Son enseignement n'a d'autre but que de donner les moyens intellectuels de

4. J. CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*. Paris 1980, p. 988.

5. *Laus Stultitiae*. In : *ASD* IV-3 l. 724, 733 et 790.

comprendre les auteurs, de s'enrichir l'esprit aux sources même de la culture humaniste. Mais, il ne faut jamais l'oublier, le but véritable des études n'est pas uniquement d'acquérir des connaissances car le savoir pour lui-même est stérile. Ce n'est pas la connaissance de la nature qui importe, mais bien l'éducation mentale et spirituelle qu'apporte la compréhension des auteurs qui ont écrit sur elle. Il est donc intéressant d'apprendre de la bouche, ou du moins de la plume d'Erasmus, quels auteurs il faut consulter. Je résume succinctement pour l'essentiel.

Pour la Philosophie : il faut lire Platon, Aristote, Théophraste, Plotin. Pour la Théologie, l'Écriture sainte, cela va de soi, de même que les pères de l'Église grecs tels que Origène son préféré, Chrysostome, Basile, et les Pères latins comme Ambroise et Jérôme. La mythologie se nourrit essentiellement du grand Homère et d'Ovide. Pour la cosmographie : il consulte Pomponius Méla, Ptolémée, Plin et Strabon. Pour apprendre les noms des plantes, arbres, herbes, arbustes, poissons, animaux, cités, montagnes, fleuves, sources, lacs, gemmes, véhicules, armes, bateaux, monnaies et poids, instruments divers et vêtements, il faut lire les écrivains techniques compétents. Il cite Julius Pollux et quelques autres inconnus. Pour l'antiquité, sont utiles les vieilles monnaies ainsi que les inscriptions épigraphiques et les textes des anciens historiens comme Tite-Live et Salluste.

Ses auteurs préférés, et qui le resteront pendant toute sa longue existence, sont Tércence et Horace (6).

Das un de ses ouvrages scolaires, sur la prononciation des langues anciennes, il dira par exemple : "l'enfant devra étudier à fond la géographie ; pour l'arithmétique, la musique et l'astrologie, il suffira d'en avoir un aperçu... (7)." On lui donnera aussi quelques notions de physique, non point tant celle qui dispute prétentieusement sur les principes, la matière première, l'infini, mais celle qui décrit comment sont les choses, *quae rerum naturas demonstrat*. Il n'est pas nécessaire que l'enfant étudie à fond toutes les disciplines. Une teinture de ces matières acquise dans les jeunes années sera suffisante pour l'âge adolescent et permettra ultérieurement de faire de rapides progrès. Ainsi donc, nous comprenons que le vaste éventail de connaissances qu'Erasmus propose comme programme scolaire n'a d'autre finalité que de faire, non pas des têtes bien pleines, mais bien faites, comme l'a si bien dit un de ses lecteurs assidus qui lui doit énormément mais qui n'a jamais reconnu cette parenté : Montaigne (8).

Erasmus appartient cependant d'une manière exceptionnelle par la qualité et la quantité de ses livres, à l'esprit scientifique. Du moins il est une splendide illustration de la rigueur et du sérieux dans le domaine qui est le sien, c'est-à-dire les *literae humaniores* ou *bonae literae*.

Erasmus fut à ce titre le pionnier de la philologie moderne et le premier à avoir défriché une si vaste matière, dans des conditions aussi difficiles. Il est surtout animé par un irrépressible esprit de vérité et cette méthode philologique sera son outil de travail aussi bien pour l'analyse des textes de l'Antiquité que pour l'exégèse

6. J. CHOMARAT, *o.c.*, p. 165 et 409.

7. *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione*. In : ASD I-4 p. 31 l. 563.

8. MONTAIGNE, *Essais*, Livre I, chapitre 26 : 'De l'institution des Enfants'.

des textes si fondamentaux pour une société essentiellement religieuse, c'est-à-dire l'Écriture. Il mena cette entreprise avec une rare ténacité malgré les conflits dramatiques, prévisibles, qui en furent la conséquence. Ce qu'il a écrit de sa façon de travailler sur un texte de Sénèque, vaut aussi pour les Évangiles.

Je crois avoir fait progresser la question de telle manière que si un érudit plus savant, plus chanceux, disposant de plus de loisir, apporte à cette édition autant d'améliorations que moi aux précédentes, j'aie l'espoir qu'on pourra lire Sénèque avec un minimum de peine et un maximum de profit (9).

A la fin de sa vie si bien remplie, son ami l'imprimeur Froben, de Bale, lui remit un précieux manuscrit de la *Γεωγραφικὴ ὕφηγησις* (introduction) de Claude Ptolémée ce fameux géographe du II^e siècle de notre ère. Il accepta volontiers, malgré ses labeurs harassants, la tâche d'assurer l'*editio princeps* du texte original qui parut le premier février 1533.

Dans sa Préface, il précise encore et toujours qu'il considère la géographie comme la plus nécessaire parmi les sciences mathématiques.

Ceux qui dirigent les études libérales rendraient grand service à la jeunesse studieuse qui aspire à une formation sérieuse en éveillant, par tous les encouragements possibles, son intérêt pour la géographie et à l'exemple des anciens, en enseignant celle-ci aussitôt après un premier contact avec la grammaire (10).

Ce texte avait déjà été partiellement traduit en latin par son ami Willibald Pirckheimer qui mourut avant d'avoir achevé cette tâche. Erasme repartit de zéro et il affirme d'emblée que Ptolémée, quoique Alexandrin, était un bon hellénisant car, dit-il, "traiter des disciplines de ce genre, requiert une langue nette, correcte, exacte plutôt que brillante et abondante (11)." D'autre part, il apprécie généralement la précision de Ptolémée qui "à imaginé de mesurer la latitude de la Terre d'un pôle à l'autre et la longitude d'est en ouest."

Cependant, Erasme qui a une faculté d'analyse immédiate, remarque des divergences entre les informations du Livre I, Chapitre 7 et celles du Livre VII, Chapitre 5. Il vérifie ces données chez Eratostène, Pline, Strabon et d'autres mais ceux-ci ne l'aident guère à expliquer cette erreur. Il conclut sa préface par une phrase qui signifie : après tout, je ne suis pas géographe. "Je laisse aux savants le soin de lever cette difficulté, quelle qu'elle soit (12)." Sa préface et son travail de traduction se sont donc bien cantonnés à la discipline philologique et témoignent finalement une grande modestie.

Qu'Erasme ne fut pas vraiment un homme de science géographique nous est donné par le témoignage d'un de ses correspondants, un moine aristotélien de Cordoue : Juan Gines de Sepulveda.

9. P.S. ALLEN e.a. (ed.) *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodomi*. Oxford, 12 vols., 1906-1958. VIII, Ep. 2091 l. 188.

10. ALLEN, *o.c.*, X, Ep. 2760 l. 62. Voir le récent article de C. REEDIJK, The story of a fallacy : Erasmus's share in the first printed edition in Greek of Ptolemy's Geography. In : *Theatrum Orbis Librorum*. Utrecht 1989, p. 250.

11. ALLEN, *o.c.*, X, Ep. 2760 l. 30.

12. ALLEN, *o.c.*, X, Ep. 2760 l. 60.

Nous connaissons tous le ton de parfaite aménité et les jongleries avec des compliments dithyrambiques et des flatteries que se distribuent les plus éminents savants lorsque, ô bonheur ineffable, ils ont découvert une erreur dans le travail d'un confrère. Le lui dire ou, en l'occurrence, le lui écrire, est une rare volupté dont on ne peut se priver sous aucun prétexte.

Je te prie de ne pas prendre les choses à la légère quand il te faut traiter de l'emplacement des villes mais de consulter Strabon, Pomponius Méla, Pline ou Ptolémée. Car tandis que je feuilletais ces jours les *Lettres* de Jérôme, je suis tombé sur certaines de tes scolies dans lesquelles j'ai encore plus regretté ton manque de précision. Tu écris à propos de la Lettre à Evagrius, que Rhegium est une ville de Grèce et Constantinople une ville de Macédoine, alors qu'il n'est pas douteux que celle qui s'appelait d'abord Byzance se trouve dans la partie de la Thrace qui est tout à l'opposé de la Macédoine et que Rhegium est dans le Brutium, là où l'Italie est séparée de la Sicile par un simple bras de mer. Si tu t'es rapporté au vieux terme de "Grande Grèce" qui se trouve aussi chez Cicéron, tu devrais te rappeler que quand on emploie le nom de "Grèce" seul, ce n'est plus une partie de l'Italie qu'on semble désigner mais l'Attique et les régions voisines. Je me souviens aussi (...) avoir lu dans un de tes commentaires que la ville de Nicopolis, nommée ainsi d'après la victoire d'Auguste, était une ville de Thrace alors qu'il est certain qu'elle est en Epire, près d'Actium (13).

Plus loin, il continue de harceler Erasme : "Dans le traité de Cicéron *Sur la vieillesse*, j'ai remarqué dans une de tes notes que Capoue était une ville d'Apulie alors qu'elle est la capitale de la Campanie." Je vous informe tout de suite entre parenthèses que jamais Erasme n'a édité le *De senectute* et que les leçons de morale que donne à notre humaniste ce moine espagnol, il ferait bien de se les faire à lui-même. Mais voilà bien un comportement dont on ne s'avise pas volontiers.

Sepulveda termine sa lettre par cet épilogue hypocrite et feutré : "J'ai cru devoir te faire ces remarques par amitié (...) et pour te rendre service sur des détails qui ont fort peu d'importance, sans doute, et n'exigent de toi qu'un très petit effort pourvu que tu sois attentif, mais trahissent une grande négligence."

Dans une autre domaine, j'affirme que la connaissance qu'a Erasme des animaux n'est pas négligeable non plus mais, comme toujours, elle n'est zoologique qu'en surface. Par exemple, il s'extasie sur la paix et l'entraide qui règnent à l'intérieur des espèces animales vivant en groupes, comme les éléphants, porcs, brebis, grues et geais, cigognes, dauphins, fourmis et abeilles. Il admire que la nature, c'est-à-dire Dieu, ait pourvu chaque espèce (sauf l'homme !) des moyens d'assurer sa survie par des armes défensives ou offensives et la vitesse de fuite. Mais est-ce lui, à moins qu'il l'ait lu chez Pline, qui a constaté que "les fourmis rongent le grain de blé du côté où il commence à germer (14)" ?

Il se sert des animaux comme support à des expressions populaires : être plus aveugle qu'une taupe ou qu'une peau de serpent. Par contre, il affirme bizarrement que le mouton est heureux quand il vêtit et nourrit l'homme. Cela me paraît tout de même un argument assez spécieux. Il se sert des animaux pour tirer des leçons de morale. Par exemple, le poulpe qui s'adapte au fond marin signifie selon les cas, l'inertie, l'inefficacité de quelqu'un dont il ne faut rien attendre, ou au contraire, la constance ou la fidélité d'un ami. Le tout est une

13. ALLEN, *o.c.*, X, Ep. 2938 l. 37.

14. CHOMARAT, *o.c.*, p. 797.

question de circonstance. Le caméléon ou les mouchetures de la panthère sont le symbole du changement au même titre que les phases de la lune ou le glissement des nuages dans le ciel. Il sait que le crocodile est le seul animal au monde qui a la faculté de soulever la mâchoire supérieure, mais on peut se demander s'il a jamais rencontré un seul hydrosaurien au cours de ses voyages entre Paris, Anderlecht ou Bâle. L'activité de l'abeille lui donne l'occasion de montrer comment doit procéder un étudiant, c'est-à-dire butiner inlassablement toutes les fleurs afin de faire son miel ou mieux encore de lire tous les auteurs pour construire son propre savoir.

On le voit, Erasme n'est pas un aristotélicien parce qu'il aime plus les livres que le grand livre de la Nature. La morale vécue lui importe davantage que la physique ou la métaphysique, ce qui ne l'empêche, remarquons-le, de connaître la propriété de certains corps de s'attirer comme l'aimant ou :

De même qu'une gemme de pyrite ne révèle sa vertu ignée que si on la frotte — c'est alors en effet qu'elle brûle les doigts — de même on ne perçoit la malice de certains individus que si on les fréquente et si on les pratique ; ou bien, on ne perçoit l'utilité de la philosophie que si on la pratique ; de même l'ambre ne manifeste son pouvoir d'attraction et son odeur que si on la frotte (15).

La vertu de la pyrite ou de l'ambre ne l'intéresse donc que dans la mesure où il peut enseigner la prudence dans le choix de ses amis. L'anatomie elle aussi, sert de prétexte moral lorsqu'il constate que si la langue se trouve à égale distance entre le cerveau et le cœur, c'est parce que nos paroles doivent être conduites autant par la raison que par la charité. Pour lui, l'araignée est le symbole du mensonge qui invente et affabule puisqu'elle tire tout d'elle-même pour tisser sa toile qui est un piège dans lequel tombe sa victime sur laquelle elle se précipite avec une rare voracité, au même titre que le mensonge dévore la vérité.

Dans certains de ses *Colloques*, Erasme prouve que son savoir, ou du moins son information, englobe tout ce que les livres de l'Antiquité et les découvertes du Moyen âge lui ont apporté. Cet homme a tout lu et tout retenu. Dans le colloque *L'accouchée*, il évoque les bienfaits de l'allaitement maternel et bien entendu, c'est un topos, par le même occasion la terre-mère, la terre nourricière (16).

Le froment transplanté dégénère en avoine ou en seigle. La vigne qu'on repique sur un autre coteau donne un autre cru ; la jeune pousse extirpée du sol où elle a germé, se dessèche et paraît sur le point de mourir. Pour cette raison d'ailleurs, on l'emporte toutes les fois qu'on le peut, enrobée de l'humus maternel (17).

Dans le colloque *Le problème* sont abordées de nombreuses questions importantes pour l'époque, telles que le problème des antipodes, la pesanteur, l'accélération des vitesses, l'éther, sa densité et la porosité des corps, le phénomène de capillarité, le principe d'Archimède, la nature du ciel (18). Il mériterait à lui

15. CHOMARAT, *o.c.*, p. 795.

16. *Puerpera*. In : *ASD* I-3, p. 457 l. 151.

17. *Puerpera*. In : *ASD* I-3, p. 458 l. 179.

18. *Problema*. In : *ASD* I-3, p. 713-719.

seul une longue exégèse. On ne peut que constater, avec admiration, que son naturalisme rationaliste précède, et a sans doute nourri, Galilée, Descartes et Ma-lebranche.

Il y a encore un autre domaine : la médecine, où il se montra à la fois attentif à l'enseignement d'Hippocrate et de Galien, mais où il fut aussi un novateur à un tel point qu'il m'arrive parfois d'être tenté de dire qu'Erasme est l'inventeur de la psychosomatique, de l'homéopathie et de la diététique moderne. Voici quelques sentences, parmi beaucoup d'autres, à propos de ces trois aspects des problèmes de santé.

La majeure part de la santé, crois-mois, se trouve dans ta main. La plupart des maladies nous viennent de notre état d'esprit (19).

La hantise de la maladie ajoute beaucoup au mal (20).

Les défauts de l'âme retentissent sur le corps (21).

Les meilleurs médecins n'affirment-ils pas que le teint et le visage du malade leur semblent bons, non pas parce qu'ils sont tels, mais afin de les rendre tels (22).

Les médecins dignes de confiance n'ont pas recours tout de suite aux médicaments héroïques : ils commencent par préparer l'organisme du patient par des drogues plus anodines et ils calculent la dose de façon à guérir et non à assommer (23).

Il vaut mieux permettre à une maladie de suivre son cours naturel que de l'aggraver par des médications inadéquates (24).

Garde-toi d'encombrer ton estomac d'une nourriture nuisible ou trop copieuse, aussi funeste l'une que l'autre (25).

Mesure ta nourriture, non d'après ton appétit, mais d'après ta santé (26).

La nourriture et la boisson aident l'homme à se maintenir en vie sans pour autant que celui qui absorbe le plus d'aliments vive au maximum (27).

Erasme n'est pas que moraliste, il est aussi un homme de théâtre. Il annonce déjà les médocastres de Molière lorsqu'il raconte qu'il est "livré à une bande de médecins avec leur potions magistrales, bols, clystères, petites poudres, onguents, bains, emplâtres... (28)." Il n'est d'ailleurs pas le seul à être prudent et à tenter de se prémunir contre les maladies qui ont assailli son pauvre corps (29), puisqu'un de ses amis lui donne un judicieux conseil : "Tiens-toi à distance des médecins qui soignent sans discrimination un homme et un cheval (30)."

19. ALLEN, *o.c.*, II, Ep. 477 l. 37.

20. ALLEN, *o.c.*, V, Ep. 1347 l. 388.

21. *Laudatio in laudem artis medicae*. In : *ASD* I-4, p. 170 l. 143.

22. ALLEN, *o.c.*, I, Ep. 180 l. 69.

23. ALLEN, *o.c.*, IV, Ep. 1202 l. 128.

24. ALLEN, *o.c.*, IV, Ep. 1202 l. 132.

25. ALLEN, *o.c.*, I, Ep. 56 l. 30.

26. ALLEN, *o.c.*, I, Ep. 56 l. 59.

27. ALLEN, *o.c.*, III, Ep. 959 l. 45.

28. ALLEN, *o.c.*, IV, Ep. 1223 l. 5.

29. J.-P. VANDEN BRANDEN, *Le corpusculum d'Erasme*. In : *Actes du Colloque International Erasme*. Genève 1990, 215-231.

30. ALLEN, *o.c.*, II, Ep. 591 l. 25.

J'en terminerai par une phrase qui explique bien l'attachement d'Erasmus à Anderlecht où il vécut pendant l'été 1521 :

Jamais je n'ai si exactement compris que nous tirons notre vie du climat plutôt que des aliments. Tout cet été, j'ai vécu aux champs et jamais rien n'a mieux marché. J'ai été revigoré à tel point par ce climat si pur que tu dirais que c'en est un autre (31).

Anderlecht lui rend bien sa sympathie puisque la Maison d'Erasmus, devenue musée en 1932 (considérablement enrichi au cours des trente dernières années) est aujourd'hui le seul endroit où l'on puisse 'rencontrer' ce grand humaniste dans une demeure où il vécut des heures paisibles avant d'être contraint de quitter définitivement les Pays-Bas avant que la tourmente religieuse ne plonge nos régions dans un climat d'intolérance et de répression.

*Maison d'Erasmus
rue du Chapitre 31
1070 Bruxelles*

Summary

Erasmus did not share with many of his contemporaries their incessant curiosity for science. He was a moralist, looking upon the recent developments of the arts and the sciences with some suspicion. For him, the study of language was the first and most important science to be learned by the student, although it is to be noted that Erasmus also recommended the study of medicine. As an avid reader of classical texts, Erasmus did know a lot about the natural world, but he only used his information for moralistic purposes. All instances indicate that this scientific knowledge was rather superficial.

31. ALLEN, *o.c.*, IV, Ep. 1238 l. 8.